

Une antique petite capitale : Amalfi

Autor(en): **Frank, Nino**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **90 (1961)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une antique petite capitale : Amalfi

par NINO FRANK

Dans la senteur des plantations de citronniers, le vieux cocher tanné et buriné nous emmenait cahin-caha par la route de Ravello ; il voulait nous arrêter devant certaine taverne de sa connaissance. « Le patron est mon compère, expliquait-il. Pour deux cents lires, il nous servira un litre de rouge et un kilo de fèves »... Puis, à mi-voix : « A la maison, ça nous fait tout un repas, avec ma femme et nos six enfants. »

Ainsi disait-il, non sans résignation. Mais, cent mètres plus loin, en contemplant la vallée étalée devant nous, il reprenait, avec une fierté de propriétaire : « Vous savez ce qu'on dit chez nous : quand un natif d'Amalfi meurt et monte au paradis, c'est, pour lui, un jour comme les autres. »

Voilà délimitée la condition d'Amalfi et de sa région : un kilo de fèves pour huit personnes, mais le paradis sur terre. Et les deux termes sont vrais. Non qu'il n'y ait, sur la terre, d'autres paradis, et parfois aussi démunis : d'où vient pourtant que celui-là reste dans le souvenir avec une singulière douceur ? Peut-être de ce que, nulle part ailleurs, on n'éprouve à tel point le sentiment d'une juste plénitude, l'histoire et la nature accordées dans la permanence, et la vie, en dépit du mouvement incessant du tourisme, demeurant d'une simplicité et d'une authenticité aussi transparentes que le décor.

Patrie de la boussole

Deux promontoires, Sorrente et Baïes, enserrent comme deux bras le golfe enchanté de Naples, que domine le Vésuve, volcan honoraire, géré par les organisations touristiques qui en commandent l'accès : aux deux bouts des bras, les îles toujours à la mode, Capri et Ischia. Or, du côté de Sorrente, il y a de vraies montagnes à franchir pour découvrir, sur l'autre versant, avec la mer d'Ulysse toujours recommencée, ce pays singulier et hors du temps, sur sa fameuse route aux innombrables lacets, accrochée on ne sait comment au rocher abrupt, l'*Amalfi Drive* restée chère à tous les soldats américains du débarquement de 1943.

Il m'est arrivé de poser la question aux gens d'Amalfi, si fièrement résignés à l'humilité de leur condition : pourquoi ne pas franchir les cols, pour aller chercher du travail à Naples, grande ville pauvre, d'où le bond est relativement aisé vers les grandes villes riches ? On m'opposait un haussement d'épaules. « Nous, nos chemins ne passent pas par les montagnes mais par la mer. A Naples, il n'y a pas de mer : tout au plus, un peu d'eau marine. » Puis, après réflexion : « Tous des brigands, là-bas... Nous on est Amalfitains, non Napolitains. »

De fait, la question du brigandage mise à part, qui est complexe, il y a du vrai : ces montagnes, qu'un oiseau passe en quelques coups d'aile, séparent deux pays divers et des gens qui ne se ressemblent guère. Sans y attacher la moindre nuance péjorative, prenons comme personnages symboliques le charmant et sceptique Polichinelle de Naples, et, pour Amalfi, son héros local, Flavio Gioia, navigateur un peu légendaire, qui passe pour avoir inventé, ou du moins mis au point, la boussole.

La première république de la mer

En effet, la première clef d'Amalfi, qui n'a peut-être jamais compté plus que ses six milliers d'habitants d'à présent, reste la mer. A l'inventeur fabuleux de la boussole, au bout de la Grand-Rue, qui suit le fond du vallon où s'étend la ville, on a édifié un monument, devant un curieux bâtiment à quatre arcades : c'est la porte de la ville, où la circulation est d'une rare complication, et c'est ce qui reste de l'antique arsenal. Plus loin, on admire l'église, mi-normande mi-byzantine, précédée d'un large escalier ; dans le petit musée attenant, on voit encore les « Tables d'Amalfi », charte de la première République maritime, qui date d'avant l'an Mille, ce code ayant constitué l'un des éléments essentiels de la civilisation tyrrhénienne.

Eh oui ! avant Venise et Gênes, avant Pise même, dont les conquérants, au XIV^e siècle, parviendront à abattre leurs rivaux d'Amalfi, ce que n'avaient pu faire les envahisseurs arabes. De ceux-ci, entre le cap de la presqu'île et Salerne, à chaque promontoire, la trace reste, sous la forme des tours de guet rondes ou carrées : on les appelle Tours des Sarrasins, mais on peut supposer qu'elles servaient aussi bien aux assiégeants qu'aux assiégés. La marée musulmane qui, au moyen âge, colonise Espagne et Sicile, qui atteint Poitiers, se brise ici contre les défenses de la République d'Amalfi, dont les armes s'ornent de la croix de Malte.

Aujourd'hui, la mer est toujours là, mais elle n'est plus que le chemin du bateau blanc qui, tous les matins, amène de Naples des cargaisons de touristes. Il arrive pourtant que, dans la journée, une forte embarcation, mue par huit rameurs se détendant au cri rauque de leur chef, traverse le bassin : Amalfi s'entraîne pour le *Palio* des quatre anciennes Républiques maritimes, qui se dispute chaque année le 12 juin à Pise. Et la nuit, sur l'eau d'une transparence rare, s'allument les fortes lanternes des pêcheurs, les *lampare*, qui fouillent les anfractuosités de la côte : leur gibier de prédilection est certain poisson délectable, qu'on ne trouve, paraît-il, qu'à Amalfi. Dernier vestige d'une mer autonome...

Paysans et bâtisseurs

La civilisation marine a disparu devant la civilisation agricole, probablement plus ancienne d'ailleurs, car il a fallu des millénaires et des générations d'hommes têtus et laborieux pour aménager dans le roc ces bouts de terrasses, étagées on ne sait comment, et où tiennent, en quelques mètres carrés, citronniers, néfliers, grenadiers, de la vigne, et cent légumes variés, sans oublier les fleurs, car l'homme, ici, a besoin de beauté. Il est vrai que tout le pays est sous la domination du soleil.

Si les citronniers, aux fruits lourds et allongés, tels de petits ballons de rugby, ont leur fief sur la route de Ravello, les orangers, plus délicats, recouverts de claies pour les protéger de la grêle toujours possible, envahissent les terrains qui descendent sur Sorrente. Véritable luxuriance, aux senteurs entêtantes et au poids royal, que l'autochtone contemple sans avidité. « Nous, les oranges, on ne les mange pas : on joue aux boules avec. »

Aussi opiniâtres que les paysans de la mer, les bâtisseurs. C'était déjà une gageure que des corsaires fussent venus s'implanter ici, au bas des rares vallons et partout où ils pouvaient trouver prise à flanc de rocher, pour construire des demeures blanches et sans toiture. Mais la gageure continue, depuis le règne du tourisme international : et c'est le miracle de ces villas nichées entre route et mer, sur des paliers

de poupée, avec d'interminables escaliers en ciment tout moderne, que contemplent d'autres escaliers vieux de milliers d'années et creusés dans le roc, peut-être par les mêmes Phéniciens qu'à Capri.

Le cloître de Saint-François

Une troisième civilisation est présente à Amalfi : la ville s'enorgueillit d'au moins trois cloîtres d'une beauté lumineuse (deux livrés d'ailleurs à l'hôtellerie, avec les couvents auxquels ils appartiennent), et de plusieurs églises aux coupoles revêtues de faïences jaunes et vertes, comme on en fabrique toujours à Vietri, ou reflétant une influence orientale dans leur superposition de moellons clairs et foncés. Si les Chevaliers de Malte, défenseurs de la Chrétienté, ont passé par là, ils furent suivis par saint François d'Assise, qui, vers 1220, entre Amalfi et Ravello, voulut fonder une paix nouvelle. Et Ravello, sur les hauteurs, reste un bourg proprement franciscain, étonnamment silencieux et épars : sa cathédrale s'orne de deux ambons en marbre et en porphyre, offerts il y a six ou sept siècles par une duchesse bien inspirée, et d'une porte de bronze d'une beauté imposante. Le coup d'œil sur la mer, au loin, révèle souvent les jeux caracolants des dauphins que cette côte attire.

Entre Parsifal et la casbah

La nouvelle civilisation de la côte amalfitaine est celle du tourisme. La route aux innombrables méandres, jadis à peine carrossable, est devenue l'une des plus belle du monde. Entre Positano, village de pêcheurs, aujourd'hui aussi fameux que Capri, et Ravello, où Richard Wagner découvrit, parmi les ruines et les fleurs de la Villa Rufolo, le jardin même de Klingsor – d'un côté la *dolce vita*, de l'autre la paix de saint François – Amalfi, antique petite capitale, conserve son sang-froid et voit s'écouler le flot incessant des visiteurs avec une amitié timide. Il existe, à proximité, une « Grotte d'émeraude », peut-être encore plus impressionnante que la Grotte Bleue de Capri : on oublie, ou presque, de vous en parler.

Si les Sarrasins n'ont pu envahir l'ancienne République, il suffit de quitter la Grand-Rue et de prendre par une de ces portes sombres qui accèdent aux ruelles latérales, entre des maisons blanches et silencieuses, pour se trouver brusquement en Arabie. Une Arabie mystérieuse, qui, à la brume, prend des airs de moyen âge, avec le grondement du torrent au bout du pays et l'écho des mandolines grattées aux terrasses des hôtels. A mi-chemin entre la casbah et *Parsifal* (composé ici par Wagner, qui a été, avec Ibsen, l'un des premiers touristes illustres d'Amalfi), la petite ville entre dans la nuit avec la douceur d'un vaisseau clair habité par la paix : l'équipage sait que demain le soleil se lèvera encore. (UNESCO)

Société d'éducation

L'Assemblée des délégués aura lieu à l'auditoire B de l'Université, dimanche 28 janvier 1962.